

ÉDOUARD MONTASSUT

EMMA MCMILLAN

Bleu de Prusse

January 12 - February 9, 2019

Prior to the revolutionary impact of Prussian Blue, regarded as the first modern synthetic pigment, blue was a luxury civilization could seldom afford. Lapis Lazuli, the stone from which blue pigment was first derived, was exceedingly rare, found almost exclusively in Afghanistan. The Egyptians for a time found a way around it, but for the most part the color was so scarce that the ancient Greeks didn't bother to name it, opting instead to describe phenomena like the sea and the sky as their own unique hues.

Emma McMillan's exhibition, *Bleu de Prusse*, centers this technological contingency and in doing so highlights the ways in which the color blue constitutes a rich material modality; a reminder that language, whether verbal or visual, is ultimately an augmentation of action and as such inevitably reflects our affordances with respect to the world.

Prussian Blue was the industrialization of blue: a renewed widespread availability proved coextensive with newfound affordances in numerous corners of science and industry, many of which are well known to the artist from her experience working as a draftsman where this hue, unreadable by copiers, was utilized specifically for its capacity for silence.

There are many more ways by which this modality runs deeper than anything it can, or at least wants to, say to us: the pigment itself is a treatment for certain types of heavy metal and radiation poisoning; and yet simultaneously this normally non-toxic substance will turn into cyanide when heated up too much. The nebulosity by which McMillan's paintings subvert any sense of structural stability would suggest that perhaps Prussian Blue is better seen as having a catlike temperament, only agreeing on its own terms to cooperate with humans and machines alike. It can be used to help smooth out metal surfaces as it won't corrode the material, yet it remains feral, a swatch ultimately inseparable from its corporeal source: it is impossible to replicate on a computer screen, a reminder that art is still art, never truly reducible to zeros and ones, and as such, the terrain on which McMillan stages a game of resistance and surrender with futurity and a radical call for love.

Alexander Boland, January 2019.

Emma McMillan (b.1989 in Atlanta, lives and works in the Bronx), studied at The Cooper Union. Recent presentations of her work include : Édouard Montassut, Paris, 2019 (solo) ; Lomex, New York, 2018 (solo) ; The Midwestern Society for Arts & Crafts, Detroit, 2018 ; Bad Reputation, Los Angeles, 2017 (solo) ; Praterstrasse 32/308, Vienna, 2017 ; Rockaway Park, New York, 2017 ; Istituto Svizzero di Roma, Roma, 2016 ; Taylor Macklin, Zurich, 2016 ; Lomex, New York, 2016 ; Alyssa Davis Gallery, 2016 (solo).

ÉDOUARD MONTASSUT

EMMA MCMILLAN

Bleu de Prusse

12 janvier - 9 février 2019

Avant la découverte révolutionnaire du Bleu de Prusse, considéré comme le premier pigment synthétique moderne, le bleu était un luxe que les civilisations ne pouvaient guère s'offrir. Le Lapis lazuli, la pierre à partir de laquelle le pigment bleu a été extrait pour la première fois, était excessivement rare, et on ne le trouvait qu'en Afghanistan. Les égyptiens y découvrirent pendant un temps une alternative, mais la couleur bleue était si difficile à obtenir que les Grecs de l'Antiquité n'avaient pas pris la peine de lui attribuer un nom, lui substituant la description de phénomènes comme la mer et le ciel.

L'exposition d'Emma McMillan, *Bleu de Prusse*, se concentre sur cette innovation technologique et met ainsi en lumière les différentes façons dont le bleu constitue une modalité matérielle complexe : elle vient nous rappeler que le langage, qu'il soit verbal ou visuel, est en fin de compte une augmentation de l'action, et à ce titre, il reflète inmanquablement nos capacités d'interaction avec le monde qui nous entoure.

Le bleu de Prusse représente l'industrialisation du bleu : sa disponibilité abondante et généralisée s'est avérée concomitante avec de nouveaux usages dans les domaines de la science et de l'industrie. Ils sont d'ailleurs connus de l'artiste, formé à la pratique du dessin où cette tonalité, non-reproductible par une imprimante, a été spécifiquement utilisée pour ses qualités silencieuses.

Il y a de nombreuses autres applications par lesquelles cette modalité se développe au-delà de ses possibilités, ou tout du moins dans sa destination : le pigment est lui-même utilisé comme traitement contre l'empoisonnement aux métaux lourds, ainsi que pour la mesure des radiations ; non-toxique, cette substance se transforme néanmoins en cyanure au-delà d'une certaine température. La nébulosité par laquelle les peintures de McMillan détournent tout sens de stabilité structurelle pourrait suggérer que le bleu de Prusse peut être perçu comme ayant un tempérament félin et insaisissable, n'acceptant de coopérer avec les humains et les machines que selon ses propres termes. Il peut également être utilisé pour lisser les surfaces métalliques car il ne corrode pas les matériaux, mais il reste sauvage ; ses nuances sont finalement indissociables de sa source matérielle : il est impossible de le reproduire sur un écran d'ordinateur, rappelant que l'art reste toujours l'art, qui ne peut jamais être véritablement réduit à une suite de zéros et de uns et, en tant que tel, un terrain sur lequel Emma McMillan met en scène un jeu de résistance et d'abandon dans une projection vers l'avenir et une aspiration radicale à l'amour.

Alexander Boland, janvier 2019.

Emma McMillan (née en 1989 à Atlanta, vit et travaille à New York), diplômée de Cooper Union.
Expositions récentes : Édouard Montassut, Paris, 2019 (solo) ; Lomex, New York, 2018 (solo) ;
The Midwestern Society for Arts & Crafts, Detroit, 2018 ; Bad Reputation, Los Angeles, 2017 (solo) ;
Praterstrasse 32/308, Vienna, 2017 ; Rockaway Park, New York, 2017 ; Instituto Svizzero di Roma, Roma,
2016 ; Taylor Macklin, Zurich, 2016 ; Lomex, New York, 2016 ; Alyssa Davis Gallery, 2016 (solo).